

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 82 (1973)
Heft: 1

Artikel: Qui sont les réfugiés de Vaumarcus?
Autor: M.S.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-682945>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Qui sont les réfugiés de Vaumarcus?

promenades à pied dans la campagne environnante et... le brouillard – mais aujourd'hui, enfin, il paraît en défaite – et pour ces tout prochains jours, des visites d'entreprises figurent aussi au programme; non seulement un divertissement mais une excellente manière encore de familiariser les nouveaux venus avec notre vie économique. Beaucoup, en effet, rêvent de travailler en usine. Synonyme pour eux de sécurité, de promotion sociale?

Autant pour les réfugiés eux-mêmes que du côté de la direction et de l'organisation, de quoi encore sont faites les journées d'un «centre d'hébergement exploité en régie propre»? Pour ses responsables, de 12 heures à 15 heures de travail au moins. D'appels téléphoniques continus, d'allées et venues à tous les étages, de pourparlers avec les aides bénévoles qui se succèdent et mettent partout la main à la pâte. Faut-il conduire l'enfant qui s'est cassé le bras le deuxième jour à l'hôpital? Une aide bénévole automobiliste arrive. A part les leçons de français, ne pourrait-on prévoir des jeux éducatifs? Une autre aide bénévole se charge d'aller en chercher un choix en ville. Faut-il même donner un coup de balai sérieux dans la salle de séjour? Une troisième n'hésitera pas à le faire, ni à aller à la cave chercher les pommes du dessert. Une quatrième transportera des chaises du rez-de-chaussée au premier étage. Et tantôt, une cinquième, une sixième viendront débarrasser tous les colis reçus depuis deux jours. Ensuite, elles compléteront les garde-robes des hommes, des femmes, des enfants. Un peu plus tard deux à trois autres emmèneront des groupes en promenade, leur parleront, leur expliqueront un peu notre pays. Une main complaisante se présente aussi pour accrocher dans le vestiaire d'entrée une carte géographique de la région, au-dessus celle de la Suisse, un peu plus loin celle du monde. Ainsi, ils apprendront à se situer. Dans ce monde où ils ont droit à leur place au soleil.

G. B.

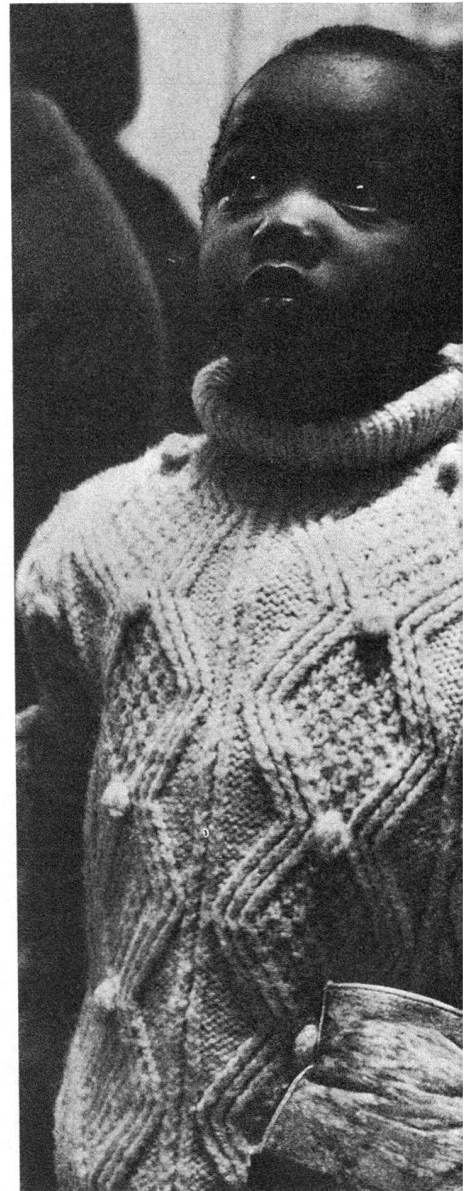
Le visiteur qui arrive dans un centre d'accueil pour réfugiés s'attend à une ambiance plutôt triste. Or, lorsque l'on entre dans le Château de Vaumarcus, on est surpris par l'atmosphère de bonne humeur effervescente qui règne du haut en bas de la maison. Un joyeux désordre, des enfants en train de jouer allègrement, des femmes actives et empressées, vêtues de saris ou de tenues plus hétéroclites qui n'ôtent pourtant rien à leur grâce naturelle. (Mais dans les brumes de novembre, ces légères cotonnades font frémir les Européens bien emmitoufflés!) Les hommes, eux non plus, ne portent ni veste ni chandail. On dirait qu'ils ont encore le soleil africain dans les veines.

Cette étonnante gaité est l'expression d'un intense soulagement général. Après trois mois d'incertitude et d'angoisse, ils se sentent enfin à l'abri de la menace qui pesait sur leurs biens et sur leur existence. Combien de personnes – et même parmi les plus haut placées, de race noire ou non – n'ont-elles pas subitement «disparu» ces derniers temps en Ouganda? Et ce n'est pas sans raison que les réfugiés parlent encore avec un frisson rétrospectif de la «deadline», littéralement la «ligne mortelle» de l'ultimatum du 8 novembre.

Deuxième impression générale, leur politesse. Ils zézayaient un aimable «bonjour» à chaque inconnu qu'ils croisent. Entre eux-mêmes et vis-à-vis de leurs hôtes suisses, la plus parfaite courtoisie. Ce sont évidemment des gens bien élevés, qui appartenaient en Ouganda à une classe aisée.

Que leur expulsion soit signe d'un racisme révoltant ne fait pas l'ombre d'un doute. Il faut pourtant admettre que la présence des Asiatiques en Ouganda, comme dans d'autres pays d'Afrique orientale, créait un malaise. Amenés autrefois par les Anglais, ayant servi d'intermédiaires entre les Blancs et les Noirs, ils incarnaient une survivance du colonialisme. Leur sens du commerce et de l'administration leur avait permis d'évincer les Africains dans presque tous

Parmi les 57 hôtes du Château de Vaumarcus, ce petit bonhomme tout noir, un Africain orphelin, adopté par une famille indopakistanaise ayant déjà 9 autres enfants...



les postes-clés de l'économie et des services publics. Cette monopolisation des ressources du pays, une certaine exploitation de la main-d'œuvre et de la clientèle, l'exportation des bénéfices, d'une part, et, d'autre part, leur refus de s'assimiler, leur manière de vivre en ghetto, avec leur propre langue, leur propre religion, leur propre culture, tout cela ne pouvait que les rendre assez impopulaires. Aujourd'hui, ils paient chèrement leur réussite. Quel avenir les attend? Quelles sont leurs armes pour prendre ce nouveau départ? Qui sont les 57 réfugiés de Vaumarcus?

Ils ont une chance dans leur malheur, car l'exil n'a en principe pas divisé les familles. Il y en a huit à Vaumarcus, huit familles au sens large du terme, comprenant les grands-parents et les oncles célibataires; huit familles nombreuses en outre: ici 15 personnes, là 9 enfants et un petit frère noir adopté en surplus, preuve vivante que le reproche du refus de mélange racial n'est pas toujours justifié.

Tous musulmans, les Asiatiques de Vaumarcus se divisent néanmoins en deux sectes religieuses: 21 d'entre eux sont «ithnashris», les 36 autres «ismaéliens». Ces derniers sont des Chiïtes qui dépendent spirituellement de l'Agha Khan, leur Dieu vivant. En Afrique déjà, ils formaient la communauté la plus européenne, la mieux éduquée, économiquement puissante et sachant s'adapter facilement. Ils ont élu un de leurs membres en qualité de «mukhi» (prêtre) et se réunissent chaque matin et chaque soir pour réciter leurs prières. Les «ithnashris» par contre se composent de gens de condition apparemment un peu plus modeste. On sent une distinction assez nette entre les deux groupes, sans aller pourtant jusqu'à parler de véritable tension. Chacun tient à sa confession et souhaite demeurer auprès de ses coreligionnaires. Mais le jour de l'Idd, c'est-à-dire la fin du ramadan, les deux communautés ont prié ensemble pour célébrer cette fête.



Les manteaux chauds, les jupes et les pullovers, les après-skis fourrés remplacent désormais le sari et les sandales. Bien qu'usagés (à l'exception des chaussures et de la lingerie) tous les vêtements remis

aux réfugiés sont au goût du jour et en parfait état. Le vestiaire de la section de Neuchâtel, Vignoble et Val-de-Ruz est mis à forte contribution.

La différence qui existe entre les deux sectes se retrouve sur le plan professionnel. Le niveau de la formation est très variable. Parmi les réfugiés, beaucoup de petits commerçants, des vendeurs, des ouvriers, un tailleur (illettré), un peaussier (chargé de trier les peaux dans une tannerie), un mécanicien spécialiste sur Fiat, un ingénieur en poids et mesures; chez les femmes, de nombreuses couturières non diplômées, une employée de maison, un professeur d'anglais.

Il nous a été donné d'assister à quelques-uns des interrogatoires menés en vue de la réintégration économique des réfugiés de Vaumarcus. Cela n'allait pas toujours sans poser quelques problèmes linguistiques, mais les bonnes volontés finissaient par surmonter toutes les difficultés. Et les aides bénévoles affluaient. La plus précieuse dans ce domaine était sans conteste celle de

«Mademoiselle Eva», la fille du président de la Croix-Rouge suédoise. Pour préparer ses examens à l'Institut des Hautes Etudes internationales de Genève, elle avait fait des recherches sur les problèmes des réfugiés en Afrique de l'Est. Connaissant donc bien les régions du Kenya, de la Tanzanie et de l'Ouganda, et disposant de temps libre, elle n'a pas hésité à offrir ses services. Pour sa part, le Consul honoraire de Suisse à Mombassa (Kenya), de passage à Neuchâtel, est venu tout un jour faire l'interprète. Car si la majorité des Asiatiques d'Ouganda parle anglais, certains n'en comprenaient pas un traître mot et avaient besoin de traducteurs. De la question à la réponse, un bien long chemin parfois: français, anglais, swahéli (langue africaine), gujarati (dialecte asiatique, proche du hindi) et retour! L'essentiel étant de finir par s'entendre...

Le premier interviewé est M. Jamal. Sa culture et sa situation privilégiée en ont fait le leader incontesté de tout le groupe de Vaumarcus. Pour lui, pas de problème financier. Il a su placer des capitaux en Europe au bon moment. Sa formation d'ingénieur lui permettra de se recycler aisément. Au cours de divers stages en Angleterre, il s'est spécialisé dans les poids et mesures. De retour à Kampala, où il possédait une entreprise familiale, il avait inventé et fait breveter un cadran qui permettait de convertir les balances au système métrique récemment introduit dans le pays. Il dispose d'un important dossier de diplômes et de références, et n'aura sans doute aucune peine à trouver ce qu'il désire : une situation dans une fabrique de tabac, par exemple, où l'on emploie beaucoup de balances, ou dans quelque usine qui saurait utiliser ses aptitudes pour le contrôle et l'entretien des installations électriques. L'idéal pour lui serait la région de Neuchâtel où il a des relations qui faciliteraient son intégration sociale.

Quant à sa femme Farida, elle aimerait pouvoir reprendre son ancienne activité d'aide-infirmière et même poursuivre sa formation dans ce domaine. Un oncle âgé vit avec eux, il pourrait s'occuper de ses trois enfants si elle exerce son métier. Mais cet oncle, malgré ses 65 ans, voudrait lui aussi échapper à l'oisiveté forcée de la retraite. Il faudrait dans ce cas trouver quelqu'un pour les enfants : problème secondaire.

En ce qui concerne M. Rahemtulla et les siens, par contre, l'avenir n'apparaît pas aussi simple. Naguère sécuritas de nuit à Kampala, il ne parle pas anglais et on le

sent angoissé de ne pas savoir ce qui l'attend. Sa plus grande crainte : être séparé de sa femme (elle n'a quitté son voile que pour arriver en Europe). Quel soulagement pour lui d'entendre qu'il n'en est pas question ! Comme ses compatriotes commerçants ou artisans, il aimerait travailler en usine. Sait-il exactement ce que cela représente ? Sans doute pas, mais l'usine l'attire pour des raisons diverses : il pourrait y travailler même s'il ne sait pas bien le français, sa femme serait peut-être embauchée au même endroit, et il lui semble qu'il y gagnerait beaucoup d'argent. L'usine, pour les habitants du tiers monde, c'est le symbole du développement et par conséquent de la réussite.

Quant à Mme Virami, son cas est encore plus pitoyable. Veuve, âgée de 50 ans mais en paraissant 80, elle est séparée de ses deux aînés qui ont trouvé asile au Canada. Si elle les y rejoignait, elle devrait abandonner ses deux filles cadettes de 17 et 18 ans, encore à sa charge. Elle n'a absolument aucune ressource. On la sent totalement désespérée. Et il serait dommage pour l'avenir des deux jeunes filles qu'elles abandonnent leurs études pour trouver un gagne-pain immédiat.

Ce ne sont là que quelques cas, à titre d'exemples. Chaque adulte devra affronter ses propres problèmes. Il ne faut pas oublier non plus celui des études interrompues de la jeune génération.

Mais Vaumarcus, c'est à peine une halte, une brève transition entre deux mondes. Le 1er décembre déjà, les réfugiés quittent le Château pour aller s'installer par familles ou groupes de familles à Lausanne, à La Chaux-de-Fonds, ou le long du littoral



neuchâtelois. Du travail leur est assuré dans diverses entreprises locales et, en attendant de trouver un logement définitif, ils sont hébergés dans des hôtels modestes ou des pensions.

A La Chaux-de-Fonds, cependant, on a découvert un premier logis. En un jour, il a fallu dénicher, dans les limites des crédits d'installation alloués, le minimum d'objets indispensables à la vie de quatre adultes et d'un enfant. Des membres de la Croix-Rouge locale, et, il faut le relever, des jeunes principalement, ont couru les magasins et obtenu qu'on livre immédiatement tout le nécessaire : meubles, vaisselle, literie, etc. Les commerçants n'ont pas regagné : non seulement ils ont accepté, mais certains ont tenu à exprimer leur solidarité par un don : et une cuisinière électrique, par exemple, ce n'est pas un mince cadeau !

A leur arrivée à La Chaux-de-Fonds, les réfugiés ont été accueillis par un groupe de la Jeunesse Croix-Rouge qu'ils connaissaient déjà, puisque ceux-ci étaient venus les distraire un week-end à Vaumarcus. Non contents de les aider pour les quelques achats encore nécessaires, les jeunes ont eu à cœur de ne pas les laisser livrés à la solitude : ils les ont invités chez eux à tour de rôle pour les premiers repas et ont bien l'intention de continuer à s'occuper d'eux au cours des prochaines semaines et des prochains mois, pour atténuer dans la mesure du possible le choc du déracinement et faciliter leur adaptation à nos mœurs différentes.

« J'ai vu », disait l'un des réfugiés, « j'ai vu tout ce que la Croix-Rouge a fait pour nous. Dès que j'aurai trouvé une situation, mon premier geste sera d'en devenir membre, en témoignage de reconnaissance. » Fasse le ciel que tous les Suisses imitent les jeunes de la Croix-Rouge de La Chaux-de-Fonds pour les aider maintenant à devenir aussi membres à part entière de notre communauté.

M. S.

Autres mœurs, autres habitudes, autre ethnie, autre religion. Tout en conservant leurs us et coutumes, les réfugiés d'Ouganda devront cependant faire l'apprentissage d'un mode de vie nouveau.

